

# JACQUES-PIERRE AMETTE

## Un théâtre-usine

*Notes sur Georges Feydeau*

L'avantage quand on lit Feydeau, c'est qu'il nous débarrasse de l'idée noble et embellisseuse de « culture ».

Le modèle parfait de Feydeau, c'est l'histoire racontée sur un trottoir, l'histoire cochonne du voisin de palier. On ne passe pas son temps à dire que le maquereau sortait de chez lui par une nuit « agitée et orageuse » ou qu'il avait des habits « larges et voyants », mais on raconte qu'il a oublié ses clés de voiture et que le client de la pute avait oublié sa montre sur le lavabo. Tout est tendu vers l'action. Retrouver la montre, la pute, le lavabo. Et le nom du client. Il s'appelle en général Chandebise.

Un théâtre qui ne vise pas la morale. Ce n'est pas un chemin vers la morale comme une comédie de mœurs. Donc, Feydeau n'est pas culturel, ni moraleux, ni enseignant.

Il ne travaille ni pour un parti ni pour une morale. Comme Faulkner : l'ivrognerie humaine. Dans sa fraternelle complicité. Et son naturalisme.

L'obligation de clouer le spectateur sur son siège. On va droit au but. Les situations s'enclenchent sur un tout petit détail, une blague, un changement d'adresse, une erreur sur l'agenda. Ensuite, arrive donc l'histoire cochonne : rapide, amoral, excitante, toujours drôle.

La loi du genre. Le vaudeville est une histoire cochonne racontée à un ami.

L'écriture dramatique porte sur des trajectoires tendues. Flux tendus, comme dans une entreprise qui tourne fort. Mais une trajectoire dévie. On se trompe d'étage, de client, d'adresse. Comme dans toute histoire cochonne, tout le monde peut s'échanger puisque tout le monde est livré aux mêmes besoins économiques, aux mêmes pulsions érotiques de rhinocéros. L'idée, à l'horizon, affolante et vertigineuse, de la grande orgie perpétuelle.

Tout le monde est donc semblable devant la libido. Mais, comme la vie sociale est hiérarchisée au profit du bourgeois et de sa morale, il y a donc mensonge. Il faut satisfaire sa libido en contournant la morale de façade. D'où le mensonge. Il est omniprésent, ordinaire, mécanique, surprenant, grotesque ébouriffant invraisemblable hilarant, une véritable électricité qui fait tourner ce théâtre-usine.

Les personnages de Feydeau obligés de produire du mensonge comme la Bourse doit produire du profit. Expansion sans fin fondée sur l'exploitation de personnages qui n'ont ni titres (dans tous les sens du mot) ni identité. La Bourse, et ses scandales ; les bourses, et leurs pulsions. L'échange sexuel renvoie à l'échange boursier, et vice versa. Transactions, fièvre boursière, fièvre sexuelle, tout s'emballe, se multiplie, et se piège. Ce n'est pas la confiance mais la méfiance qui produit de l'énergie.

Le salon des Chandebise devient le bordel des Chandebise. Feydeau met en évidence la frénésie sexuelle et affairiste, dans sa nature identique. On ne cherche ni à se corriger ni à se limiter, mais au contraire à baiser le voisin, la voisine, l'acheteur veut baiser le vendeur qui baise l'acheteur.

Baiser l'autre. Tout le vaudeville est là. Culbuter, profiter dans une sorte d'inpaisable et aveugle ivrognerie de jouissance. Comtesses, maîtres d'hôtel, tapissiers, plombiers, femmes de chambre, mamans, filles de joie, touristes, avocats, maçons, héritiers, collègues de bureau, valets de pied, maîtres d'hôtel, petites-bourgeoises, jeunes filles au piano, tout le monde veut baiser l'autre. Échapper aux règles du salon bourgeois. Dans la pièce *L'Âge d'or*, une église devient un bordel, c'est assez le genre de métamorphose qu'on trouve dans le théâtre de Georges Feydeau. Comme dans le monde de la Finance et de l'Entreprise, on délocalise ses amours, on se livre à une guerre des dividendes sexuels, on investit énormément, on a le culte du secret bancaire, on considère son semblable comme un concurrent, on ne cherche pas de nouveaux champs d'exploitation, on ouvre sans cesse un second, un troisième front.

Frénésie sexuelle, folie de jouissance. Les lits et les draps changent avec la rapidité électronique des tableaux boursiers mondiaux.

La hausse et la baisse sont les mouvements browniens de ce théâtre-là. Pure frénésie... avidité libidinale. On gagne et on perd des titres et identités à la seconde. Fesses, seins, cuisses, sont des valeurs en hausse. Depuis le second Empire la hausse continue. Après des moments de doute, de perplexité, qui surviennent après les deux guerres mondiales et la destruction d'un trop grand nombre de belligérants. Mais après le temps du deuil, les affaires reprennent. La propriété, c'est le viol.

Feydeau montre la mécanique des acquéreurs. Acquisitions boursières. Expansion à l'infini. Le bourgeois devient pantin, marionnette. Le cri de l'agent de change à la Bourse est l'orgasme de cette société.

Titre de Zola : *La Curée*.

C'est un résumé de tout le théâtre de Feydeau.

Aujourd'hui la curée : vacances, week-ends, articles ménagers, chaînes de télé, reality show... tout ceci sur un mouvement d'accélération qui prend

allure de catastrophe hystérique. La « vaste écrabouillerie » dont parlait Flaubert au père de Georges Feydeau, Ernest. Obligation de baiser, consommer, foncer.

Se marcher sur les pieds pour consommer, acquérir, grimper, profiter.  
« Tout de suite j'ai compris en rentrant à Paris et aussi que leurs femmes avaient le feu au derrière, et les vieux des gueules grandes comme ça, et les mains partout, aux culs, aux poches » (*Voyage au bout de la nuit*, L.-F. Céline).

Cette ambiance d'immense solderie commerciale. Viande à vendre et à acheter. Immeubles haussmanniens bourrés de pantins, précipitation consumériste.

Feydeau pousse le mouvement dans *La Puce à l'oreille* si violemment que les vivants couchent avec des grabataires, et que le lit des ébats amoureux devient le lit des convulsions macabres. Son théâtre avale littéralement ses personnages et dissout les identités pour nous montrer tous semblables, tous consommateurs, troupeau à statistiques.

L'hôtel de passe mène au cimetière. Le drap froufroutant au suaire. La ville entière, le mène à une sorte de cabaret morbide.

Et, comme par une facétie philosophique et logique parmi les allées et venues, les montées et descentes frénétiques des escaliers, l'auteur nous indique des cibles.

Tous semblables, donc. Le salon des Chandebise se retrouve à l'hôtel du Minet Galant.

La société, dans ses moments d'exaspération devient à elle-même incompréhensible, hirsute, malade, épuisée, comme un ivrogne – figure majeure chez Feydeau – qui tombe devant un miroir le lendemain matin, après la bringue, et ne se reconnaît pas. Le fêtard à la gueule de bois est l'enseigne de ce théâtre.

Auteur pour périodes d'affolement boursier, de rastaquouères fantasmés, de guerre des sexes exacerbée, de précipitation jouissive, de catastrophe annoncée et survenue : tout échappe à ces personnages en manque atroce de vie dans leur salon et qui déjà courent sur leur ombre, propres fantômes victimes de la même et éternelle obsession : la certitude que la fête est ailleurs.

juin 2003